

Le producteur? L'autre cerveau d'un film

PORTRAIT • *De passage à Locarno pour défendre le film du Vaudois Jean-Stéphane Bron, le producteur Robert Boner évoque les joies et les heurts d'une profession injustement méconnue.*

«En Suisse, un producteur indépendant ne s'en sort pas.» La constatation siffle, incisive, définitive. Robert Boner parle d'expérience, puisqu'il exerce ce métier depuis bientôt trente ans. De son premier et immense succès en 1979, *Les Petites fugues* de Yves Yersin, à des films boudés sans raison, comme *Zanzibar* (1988) de sa compagne Christine Pascal, il a cependant toujours réussi à financer le film suivant, le seul vrai défi à ses yeux. Cela dans l'anonymat le plus parfait. Car qui se préoccupe des producteurs? Certes pas les critiques concentrés sur les réalisateurs et encore moins les spectateurs, attentifs surtout aux films comme produits finis. Pourtant, sans eux, peu de titres rejoindraient le grand écran. Et pas seulement parce qu'ils en assurent le financement, mais aussi parce qu'ils «interviennent à tous les niveaux»: au moment du scénario, du casting, du tournage... Robert Boner parle même de «direction bicéphale», partagée entre auteur et producteur. Evidemment, cette position ouvre grand la porte aux abus. L'histoire du cinéma regorge d'ailleurs d'exemples, et pas seulement du temps de Fritz Lang et d'Orson Welles.

Mais chez la lausannoise Cinémanufacture, la restriction en matière de création ne fait pas partie du vocabulaire de la maison. Pour preuve, le dernier-né du réalisateur vaudois Jean-Stéphane Bron (Connu de nos services, Bonne conduite) présenté samedi dernier sur la Piazza Grande du festival de Locarno (lire encadré). Ce *Génie helvétique*, sorte de chronique haletante des débats parlementaires sur les organismes génétiquement modifiés, a en effet exigé dix-huit mois de tournage alors que *Dogville* de Lars von Trier a été «mis en boîte» en six semaines... Un rapprochement qui laisse pantois, même si, on s'en doute, les budgets engagés, eux, restent incomparables.

Peut-on oser la métaphore du magicien pour saluer ce défi? Robert Boner la refuserait sûrement, car, comme tous les producteurs – Ruth Waldburger, lauréate du Prix Rezzonico en ce festival de Locarno, y compris –, il travaille sur des projets «à plus-value culturelle» et sur d'autres, plus alimentaires. Lui, c'est en collaborant avec la télévision qu'il remplit en partie son escarcelle. Il y a aussi les subventions de la Confédération «qui devraient être cinq à six fois plus élevées». La faute aux politiciens qui n'ont pas encore compris «que le cinéma est un art majeur, une vitrine idéale pour la Suisse». Et puis, il y a encore les coproductions, «car il ne faut pas rêver, un film d'envergure n'est pas finançable sans partenaires européens, ni rentable s'il doit se contenter du public romand. Il faut alors veiller à garder l'âme de l'œuvre, même si l'on perd le contrôle des comptes.»

Au-delà des calculs fastidieux et des recherches de fonds reste naturellement le rêve de la «comédie qui cassera la baraque», à l'image de ces *Petites fugues* qui ont comptabilisé plus de 400 000 entrées en seule Suisse francophone. Mais ce n'est pas tous les jours qu'un Romand sur trois se précipite dans une salle obscure pour découvrir, qui plus est, un film du cru.

CHASSEUR DE TÊTES

Sans l'illusion d'une fortune prochaine, subsiste pourtant l'essentiel pour Robert Boner, la rencontre. Celle d'abord avec sa femme, Christine Pascal, disparue trop tôt. Fidèle, il a produit tous ses films: *Félicité*, *La Garce*, *Zanzibar*, *Adultère mode d'emploi* et le magnifique *Le Petit prince a dit*. Puis celle plus furtives avec Godard, Jacob Berger et d'autres grands noms du 7e art. Enfin avec des jeunes gens fourbissant leurs premières armes, qu'il suit au fil de leurs créations.

Parmi eux, Lionel Baier, un talent précoce en pays vaudois, auteur de *Celui au pasteur consacré* à ses rapports avec son père et de la très réussie *Parade*, sorte de journal intime sur les préparatifs de la *Gay Pride* de Sion. Et bien sûr Jean-Stéphane Bron qu'il a croisé sur les

bancs de la DAVI à Lausanne (aujourd'hui ECAL, Ecole cantonale d'arts visuels). «Il était très ouvert, mais n'en faisait alors qu'à sa tête, comme tous les jeunes de vingt ans.» Une première résistance qui ne l'a pas empêché d'accompagner le jeune cinéaste dans tous ses films, et de l'aider à s'imposer comme un réalisateur d'importance. Ils travaillent d'ailleurs déjà à son prochain titre Mon Frère se marie, un premier essai à la fiction pour Jean-Stéphane Bron. «Ce qui m'intéresse, ce n'est pas la nature d'un projet. Il peut s'agir indifféremment d'un film d'animation, d'un documentaire ou d'une fiction. L'important, c'est l'envie qu'une personne arrive à éveiller en moi, sa capacité de dialogue, son envie de collaborer.» Une ligne de travail qui se fait rare dans l'industrie du cinéma...

A l'ombre de la coupole

Un long métrage, en quasi huis clos, dans les coulisses des débats parlementaires sur le génie génétique et sa nouvelle loi, voilà qui semble bien peu attrayant. Mais c'est sans compter le talent du Vaudois Jean-Stéphane Bron, qui pourtant est resté pendant un an devant une porte close. Mais c'est justement de cette interdiction de filmer les discussions que Génie helvétique a tissé sa réussite. Car il puise sa matière dans les confidences chuchotées à la faveur d'une pause cigarette, dans les stratégies dévoilées à la sauvette... Bref, dans tout ce qui rappelle que derrière la politique suisse, il y a d'abord des individus ne comptant ni leur temps, ni leurs efforts, pour faire exister la démocratie. De film à première vue politique, Génie génétique devient une histoire de personnes aux opinions certes opposées, mais mues par la même envie, celle de toujours relancer le débat. Un bel hommage à nos édiles, d'ailleurs très apprécié samedi dernier sur la Piazza Grande du festival de Locarno.

Rachel HALLER

LE COURRIER
16 août 2003